

LE JOURNAL D'AGRICULTURE ILLUSTRÉ

Publié par le Département de l'Agriculture de la Province de Québec.

Bibliothèque du
Parlement

Vol. II.

MONTREAL, DÉCEMBRE 1879.

No. 11

AMELIORATION DU BETAIL.

A ce sujet M. P. B. Benoit, M. P. pour Chambly, M. C. A. etc., vient de publier, dans la *Minerve*, un article important dont la partie saillante peut se résumer comme suit :

“ La demande de viande pour l'exportation promet d'être constante ; nous pouvons donc nous livrer à l'élevage du bétail, en vue de la production du bœuf, avec l'assurance d'un marché avantageux ;

“ Mais pour y arriver, il faut grossir notre bétail, afin de réduire les frais de transport qui sont les mêmes sur toutes les bêtes-à-cornes, grosses ou petites ;

“ Il faut donc croiser nos races dites canadiennes avec des Durhams, ou des Herefords, ou des Devons, de race pure, selon les besoins et la fertilité des diverses localités ;

“ Il faut surtout éviter de se servir de taureaux croisés, qui sont plutôt aptes à reproduire leurs mauvaises qualités que leurs bonnes.”

Personne ne saurait objecter, aux excellents conseils qui précèdent, et les lecteurs du *Journal d'Agriculture* ont déjà eu l'occasion de suivre l'élucidation de ces principes dans plusieurs articles consécutifs.

Cependant, tout en démontrant l'importance d'améliorer nos races au point de vue de la production de la viande et du lait, nous avons cru devoir mettre nos lecteurs en garde contre certaines données qui nous semblent fausses, entre autres en ce qui regarde les croisements de nos vaches canadiennes avec les taureaux Durhams en vue d'augmenter la production du lait. Nous avons aussi recommandé surtout de ne faire aucun des croisements ci-haut pronés, même pour la plus grande production de la viande, avant de s'être abondamment pourvu d'une nourriture plus riche, tant pour l'été que pour l'hiver, que celle dont se servent 99 sur 100 de nos cultivateurs. C'est probablement ce qui fait dire à M. Benoit que nous nous opposons au croisement Durham.

Nous croyons qu'on ne trouvera absolument rien dans nos écrits qui soutienne cette prétention. Bien au contraire, nous répétons ici que pour qui veut produire du bœuf en quantité et le plus vite possible il n'y a pas de race plus recommandable sous ce rapport que les Durhams des meilleures qualités, car, en cela comme pour le reste, la généalogie (*pedegree*) même irréprochable ne suffit pas et encore bien moins une généalogie douteuse.

Ce à quoi nous nous opposons de toutes nos forces c'est de vouloir améliorer les races du pays avant de s'être assuré de la nourriture riche et abondante, tant en hiver qu'en été, dont ces races ont un besoin indispensable. Vouloir produire les meilleures viandes de boucherie, surtout telles que l'exige le marché européen, et chercher à croiser nos races du pays avec les Durhams, tant que l'on ne possèdera que de misérables pâturages presque nus pendant la plus grande partie de l'été, et un peu de foin sec et dur et beaucoup de mauvaise paille pour toute nourriture d'hiver, c'est tomber

dans une erreur doublement regrettable. Celui qui s'y laissera prendre perdra indubitablement ses frais, et de plus, il enracinera davantage les préjugés déjà si nombreux parmi nos cultivateurs.

Nous sommes bien sûr que c'est par omission seulement que M. Benoit n'a pas touché ce point, mais nous le regrettons surtout quand il nous assure que *tout le monde peut faire en petit ce que M. Cochrane fait en grand et élever des veaux qui pèsent mille livres à 10 mois.*

Comme ces chiffres mirobolants peuvent faire croire à plusieurs que pour imiter M. Cochrane il suffit de croiser nos meilleures vaches canadiennes avec un Durham pur sang, voyons un peu ce qu'a dû coûter ce veau de 1000 lbs. à 10 mois. Laissant de côté le prix d'achat des parents qui, probablement, s'élève à plusieurs mille piastres, parlons seulement de la nourriture consommée dans les dix mois en question, et calculons ce que coûte et ce que rapporte un tel veau pour la boucherie.

Ce veau a dû consommer tout le lait frais de sa mère, et d'une bonne vache laitière en sus, pendant environ quatre mois, soit le lait nécessaire à la production d'environ 200 lbs. de beurre et de 100 lbs. de lard. On a dû lui donner en sus de l'herbe fauchée dans la partie la plus riche de la prairie et du foin de première qualité, soit pour les 10 mois 300 bottes du meilleur foin.

De plus, pour arriver aux mille livres de bœuf, il a fallu faire manger l'équivalent d'au moins 1200 lbs. de moulée et 500 lbs. de pain ou tourteaux de lin.

Nous avons donc 200 lbs. de beurre ; 100 lbs. de lard ; 300 bottes de foin ; 1200 lbs. de grain moulu ; et 500 lbs. de pain de lin ; pour représenter la consommation nécessaire à la production d'un veau de 1000 lbs à 10 mois. Nous laissons à chacun d'évaluer le prix de revient, selon les circonstances dans lesquelles il se trouve, et le prix qu'il pourrait obtenir d'un tel animal de boucherie. Nous avons voulu seulement faire ressortir clairement le fait que, pour imiter M. Cochrane, même en petit et produire du bœuf en abondance dans le plus court délai possible il ne suffit pas de croiser nos races avec les plus beaux types. Il faut au contraire une nourriture que pas un de nos cultivateurs sur mille serait encore disposé à donner. Cependant, sans cette nourriture abondante les croisés dits améliorés auront à souffrir beaucoup plus que les races acclimatées et suffiront à peine à maintenir leur charpente osseuse avec le système de nourriture aujourd'hui en usage général. Nous pensons que M. Benoit trouvera là, tout probablement, l'explication du fait que les belles vaches d'autrefois, dans son comté de Chambly et ailleurs, “*commencèrent à dépérir et à redevenir canadiennes.*”

Ces deux derniers mots, de M. Benoit, soulèvent plusieurs questions. Existe-t-il une race canadienne ? Qu'est-elle ? Les croisés de toutes les races qui dépérissent redeviennent-ils canadiens ?

L'espace nous manque pour répondre de nouveau à ces questions. Qu'il nous suffise de répéter ici ce que nous avons